

Mercredi 23 juin 2010

Ricardo Piglia Argent brûlé

Zulma, traduit de l'espagnol (Argentine)
par François-Michel Durazzo,
224 pages, 20 €

Récit sous adrénaline d'une cavale sanglante. Dans la veine de *De sang-froid* de Capote.



Buenos Aires,
mercredi
27 septembre 1966,
15 h 11. Une voiture
lancée à toute allure
pile net et bloque

un convoi de fonds. Le visage couvert d'un bas, 45 Beretta à la main, deux types sautent sur le trottoir, mitraillent la fourgonnette et s'emparent du magot. La fusillade dégénère, des filles et des passants se font tuer. Pour les braqueurs, la cavale commence. Dans *Argent brûlé*, le romancier argentin Ricardo Piglia s'empare de ce fait divers sanglant et le transforme en road-trip nerveux et speedé. Étonnant de la part de cet héritier de Borges, auteur de romans oniriques et érudits comme *La Ville absente*. Chez lui, le polar accède au statut de tragédie ; l'issue est connue dès les premières pages : fatale. Quelques références à la tragédie grecque émaillent d'ailleurs le livre, comme l'évocation d'un article d'*El Mundo* consacré au braquage et titré "Hybris". Galvanisé par la coke, le gang ne défie pas les dieux mais la police, dans une course à sa propre perte. Le fait divers élevé au rang de mythe, de légende. Cette équipée sauvage à base de sexe, violence et défonce, entraîne les malfrats de Buenos Aires à Montevideo. Une fuite hallucinée de planque en planque, sous adrénaline. À la manière de Truman Capote dans *De sang-froid*, Piglia multiplie les points de vue, croise les sources (témoins, journalistes, rapports de police...) et les juxtapose en un collage kaléidoscopique qui donne son rythme au roman. Adeptes des récits à tiroirs, il consacre à chaque personnage un portrait fouillé, microfictions à part entière qui fait entrer le lecteur dans la psyché des tueurs et des victimes. *Argent brûlé* se lit aussi comme une chronique de l'Argentine post-péroniste avec une police archibrutale, une administration corrompue et une concupiscence généralisée. Piglia dézingue tout le monde dans ce roman noir qui tient aussi de la critique sociale et politique. Le ton est déjà donné par la citation de Brecht en exergue : "Il y a pire que braquer une banque : en fonder une." **E. P.**